

Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquat, à toute époque au développement progressif de l'humanité.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.	6 fr.
Six mois.	3 fr.
Trois mois.	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an.	8 fr.
Six mois.	4 fr.
Trois mois.	2 fr.

Les Responsables

Avec ce numéro, le Libertaire entre dans sa seizième année d'existence. Nos amis, nos lecteurs reconnaîtront que, s'il a parfois prêté le flanc à la critique, notre journal a toujours été vaillant et s'est efforcé de ne pas s'écarter de sa ligne de conduite.

Toujours sur la brèche, il a confié ses colonnes à tous ceux qui mènent le bon combat. Tous les personnages de la lutte économique antiparlementaire, ont illustré de leur nom cette feuille modeste, mais persévérante et généreuse.

Nous ne nous attarderons pas dans la contemplation de notre passé. Qu'il nous suffise, au seuil de cette nouvelle année, de serrer fraternellement la main de nos collaborateurs connus ou non, de nos lecteurs qui ont contribué par leur bonne camaraderie à nous encourager dans les passages difficiles, de nos amis qui n'ont pas hésité à répondre : présent ! aux périodes dangereuses.

L'avenir seul nous intéresse. Au moment où notre grand ami Francisco Ferrer vient de tomber sous les balles de la réaction capitaliste et cléricale, au moment où nous portons le deuil de ce martyr qui s'ajoute à la liste déjà longue de ceux qui se dressent contre l'iniquité sociale et se sacrifient sans regret, notre devoir se précise avec plus de relief et d'intensité.

Nous reprendrons la tradition anarchiste-libertaire, contre toutes les formes de l'exploitation de l'homme par l'homme. A nos amis de se serrer autour de nous, de prendre part à notre action, de nous éclairer de leurs conseils et de leur expérience.

Ici, nous sommes loin d'être des blâmes, trouvant inutile une action coordonnée, méthodique et parfois violente. Nous sommes pour tout ce qui nous rapprochera de la Société sans contrainte et sans lois, rêvée par les précurseurs. Nous sommes les adversaires de toutes les superstitions, de tous les dogmes et de tous les préjugés contre lesquels des anarchistes ont dressé et dresseront encore leur retentissante protestation.

LE LIBERTAIRE.

Les Responsables

Le cadavre de Ferrer, assassiné par les moines, n'était pas encore refroidi, que déjà la tourbe d'écrivassiers au service de l'Eglise catholique, commença la réfrigérante besogne.

Il s'agissait, comme toujours, de déshonorer la victime, de jeter sur elle le doute, la suspicion. Les balles du peloton d'exécution venaient de défigurer le visage du penseur et de l'homme d'action, de trouer son cerveau, de faire jaillir hors du crâne cette matière grise, éternelle adversaire de l'ignorance. Mais il fallait aussi dénaturer son œuvre, trafiquer son esprit, rendre méconnaissable la vaillante persévérance de notre pauvre Ferrer, et de partout s'éleva la boue et l'ordure.

Ah ! les cléricaux ne crachent pas sur la besogne. Ils savent y faire. Tandis que les uns répètent obstinément et contre toute vérité que Ferrer fut pris les armes à la main, les autres, reconnaissant nettement le caractère inquisitorial de son exécution, rejettent sur les ministres seuls, sur l'exécrable Maura et le non moins épouvantable La Cierva, les responsabilités du crime.

Allons donc ! Ces gens-là nous prennent trop pour des imbéciles. Il suffit de réfléchir, de juger par soi-même pour se



Comment fut signé l'ordre d'assassiner Ferrer

convaincre des mensonges accumulés à dessein par les jésuites de la presse. Ne sont-ils pas parvenus à prétendre que, loin d'avoir été torturé par le clergé, le chevalier de la Barre fut, au contraire, défendu par lui contre la justice laïque ? Ne vont-ils pas, clamant à tous les échos, que cet autre martyr, Etienne Dolet, n'a pas été brûlé par les gens d'église ? Ne racontent-ils pas dans leurs livres que Galilée lui-même trouva, parmi les ecclésiastiques, ses plus ardents défenseurs ? N'ont-ils pas béatifié Jeanne d'Arc après avoir allumé son bûcher ?

Nos petits enfants, si nous n'y prenons garde, lirons sans doute, que Ferrer fut la victime des francs-maçons et que le Pape intervint pour demander sa grâce.

Il faut le répéter partout, à tous propos, que c'est là un mensonge. Le Pape n'est pas intervenu. Et l'aurait-il fait qu'il n'aurait obéi qu'à un sentiment de

prudence, dans l'intention d'écarter de son église, la responsabilité du sang versé.

Tardivement, alors que le martyr dormait depuis quelques jours dans la nuit éternelle, les gens à la solde des assassins, affirmaient que le roi n'était pour rien dans la sanglante tragédie, qu'Alphonse XIII ne pouvait aller à l'encontre de la décision ministérielle et qu'il était prêt à signer la grâce que ses ministres refusèrent de lui soumettre.

Mensonge ! Mensonge ! Les deux compères Maura et La Cierva ne seront certes pas absous du crime. Dans l'ombre d'infamie où vient de les vomir la réprobation universelle, les misérables tremblent à la pensée du châtimement. Mais l'autre, l'assassin responsable, cet Alphonse XIII dégénéré qui maintenant fait crier son innocence, ce roitelet tenu en laisse par le parti des prêtres, s'en tirerait à trop

bon compte si la conscience humaine qu'il vient d'offenser si cruellement, ajoutait foi à ses dénégations désespérées.

Non, non, il est coupable. Nous le tenons. Son nom sera marqué d'un trait rouge dans l'Histoire et sa face abjecte, clouée au pilori, reçoit déjà les crachats de la foule indignée. C'est lui, que nous avons pris les armes à la main, en train d'égorger la Pensée.

Ah ! si l'assassinat de Ferrer avait été commis par surprise. Si le fondateur de l'Ecole moderne n'avait pas attendu pendant plus d'un mois le sort qu'on lui réservait, si d'autres cadavres n'étaient pas tombés avant le sien, éclaboussant chaque fois la face sinistre du roi-bourreau, nous pourrions peut-être croire à l'innocence d'Alphonse XIII et lui accorder les circonstances atténuantes.

Mais il n'en est pas ainsi. C'est Alphonse XIII qui a signé l'ordonnance

arrachant des pères de famille à leur foyer pour les envoyer à la tuerie marocaine. C'est Alphonse XIII qui toléra la formidable répression, l'horrible saignée qui fit de la Catalogne une terre maudite, un pays d'épouvante.

Il est bien tard pour le disculper maintenant que l'indignation universelle l'a forcé à mettre d'autres masques sur le visage de ses ministres. Je le demande : devant l'atrocité des choses commises en son nom, quel est l'honnête homme qui n'aurait pas eu un cri de colère pour les bourreaux, un cri de pitié pour les victimes ? S'il n'a pas ordonné le crime, que n'a-t-il, aussitôt après l'avoir appris, obligé son Maura d'ouvrir toutes grandes les portes des prisons pour en laisser sortir les malheureux qu'il voulait sacrifier à la vindicte cléricale ?

Pourquoi n'a-t-il pas fait rentrer dans la gorge de la Cierva les paroles infâmes qui faisaient prévoir les assassinats en masse, lorsque cette brute annonçait qu'il détruirait sans pitié tous les éléments révolutionnaires de Catalogne ?

Non. Nous ne perdrons même pas notre temps à discuter si le Roi est ou non responsable de la mort de Ferrer. La cause était jugée après le premier cadavre.

Alphonse n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai, puisque déjà nous fûmes obligés d'intervenir pour arracher d'autres victimes de ses griffes sanglantes. A ce moment, Clemenceau lui-même, le sinistre Clemenceau qui menait alors une campagne pleine de vaillance contre les inquisiteurs d'Espagne, écrivait dans l'Aurore que les crimes commis à Montjuich et à Alcalá del Valle, excusaient à l'avance le geste du prochain justicier.

Certes, Alphonse XIII n'est pas le seul responsable. Avec sa mère confite en dévotion et ses ministres jésuites de robe courte, il en est d'autres que les événements démasqueront un jour. Déjà le bâillon moins serré sur la bouche de nos amis laisse passer des voix accusatrices. Il faudra que l'affaire s'éclaircisse, qu'elle soit mise en pleine lumière et que les socialistes de France nous disent s'ils se solidarisent avec ceux qui, là-bas, firent échouer la Révolution.

Mais pour l'instant, il est indispensable de ne point laisser planer le doute, les incertitudes sur le cas de Ferrer. Le fondateur de l'Ecole Moderne ne fut pas pris les armes à la main. Lorsqu'on est à la tête d'une organisation aussi importante, lorsqu'on a le souci et la responsabilité de cent vingt établissements très fréquentés, on n'allume pas d'incendie, on ne réquisitionne point les maires des villages.

L'œuvre de Ferrer était révolutionnaire en ce sens qu'elle ouvrait les esprits, qu'elle rendait inutile les casernes, les couvents et les banques. Ces édifices ne tiennent debout que par l'ignorance des foules. Francisco Ferrer créait une génération devant laquelle le passé devait s'écrouler de lui-même.

Lorsqu'il s'acharnait après un tel lâcheur, il est puéril et criminel de prétendre que le même homme brandissait la torche incendiaire.

Et maintenant, qu'on en finisse avec la triste comédie politique dont on a déjà trop abusé. L'objectif de nos protestations n'était pas de conquérir la rue pour les manifestations, les défilés ou les processions. Les endormeurs ont passé par là. A les entendre, notre agitation devait chasser de Paris le représentant d'Alphonse XIII et tirer des prisons la totalité de nos camarades. Elle

vient d'aboutir à un changement de ministère dont tout le monde se déclare satisfait. Mais les prisons sont toujours pleines, Alphonse XIII est toujours roi et son ambassadeur continue à braver l'indignation populaire.

L'agitation est tombée à plat. Quel magnifique enterrement de première classe avons-nous fait à ce pauvre Ferrer et comme nous sommes vite arrivés à bout de souffle.

Moret ou Maura, cela valait bien la peine de faire tant de bruit. N'est-ce pas là l'éternelle leçon qui nous atteint encore une fois et dont nous ne savons jamais profiter. Tel qui parle le plus haut entraîne dans son sillage tous ceux qui rêvent de bataille. Mais lorsqu'arrive l'heure décisive, il ne s'agit plus, hélas ! que d'affirmer sa sagesse et de conquérir quelque chose. Surprises, les troupes s'arrêtent, l'enthousiasme tombe et chacun rentre chez soi avec le sentiment qu'il manquait à la fête le principal intermède.

La faiblesse des anarchistes a toujours été de se laisser entraîner dans les différentes déviations qui sollicitaient leur activité. Le temps n'est-il point venu de se ressaisir ?

Méditons l'exemple de nos camarades espagnols qui répondirent sans compter à l'invitation des socialistes internationaux : plutôt l'insurrection que la guerre ! et qui furent proprement lâchés le jour même où commençait le mouvement insurrectionnel.

Sollicités pour une action commune, ils ne sont plus aujourd'hui que des gens sans aveux, et les conquérants des pouvoirs publics les abandonnent lâchement à la justice de classe.

Henri Duchmann.

Une Fête Artistique

Samedi 30 octobre à 8 h. 1/2, salle Lancy, grande soirée artistique, au bénéfice des « victimes de la répression espagnole ».

Conférence par F. STAKELBERG.
Avec le concours assuré de MM. de MAX, de l'Odéon ; Julien LACROIX, du théâtre Mévisto ; ALLARD, du théâtre des Arts, Mmes Francine LOREE, Charlotte FOLLET, GAËY, PASCAL, du théâtre Maguéra ; JANE-REGINE, du théâtre Moncey.

Les poètes chansonniers Xavier PRIVAS, Edmond TEULET, Paul PAILLETTE, Charles D'AVRAY, Maurice DOUBLIER, Gaston COUTE, F. MOURET, LAMBALLE.

Première représentation : LA REPONSE, pièce inédite en un acte du dramaturge hollandais HEYERMANS, traduction H. GROYSSET.

Jean, Julien LACROIX ; Germain, ALLARD ; 1^{er} et 2^e porteur, ERISON ET REALIS ; Marie, JANE-REGINE ; La Mère, Mme PASCAL ; Bernard, X...

Prix des places : 2 fr. ... 1 fr. ... 0 fr. 50.
Communication : Place de la République.



Une grave accusation

Une correspondance du Bulletin de l'Internationale Anarchiste contient l'accusation suivante :

« Pour que vous ne soyez pas surpris des mensonges envoyés à l'étranger par nos socialistes d'ici, quelques explications suffiront pour le moment.

Si le mouvement révolutionnaire de Catalogne ne fut pas secondé à Madrid avec l'énergie que nous — anarchistes et socialistes — avions voulu, la cause en est à la trahison des chefs socialistes et à la lâcheté du troupeau qui les suit.

La décision de déclarer la grève générale le lundi 3 août, fut publiée par El Socialista le 30 juillet, donnant ainsi quatre jours d'avance à la police qui fit tous ses préparatifs pour une répression féroce de la grève.

Comme première mesure de précaution, la police arrêta autant d'anarchistes qu'il lui fut possible de trouver, et environ 600 autres individus, républicains ou socialistes.

Tous furent relâchés le mardi, vu que tout le monde avait travaillé la veille.

Le chef socialiste Pablo Iglesias, de sa prison, ordonna à son troupeau qu'en cas de grève, tout devrait être fait sans désordre et pendant un seul jour, car le capitaine général avait menacé de le fusiller si des désordres se produisaient en cas de grève.

Tous ces détails et bien d'autres seront bientôt rendus publics dans un manifeste que nous lancerons aussi vite que possible.

Le groupe organisateur de la campagne de Madrid.



FLAIR DE BRUTES

Un journal militariste espagnol, le Defensor de Ceuta, rédigé par des officiers, publiait ces jours derniers cette trouvaille :

« Les manifestations de la populace française en faveur de Ferrer, dissimulent mal la jalousie de cette populace, contre notre action militaire dans le Rif. Le spectre de l'Espagne, qui se lève à l'horizon marocain, désole les Français... etc., etc. »

C'est trouvé, ça ! N'est-ce pas, populistes, mes frères, qu'en criant : A mort Alphonse l'assassin ! et en chantant l'Internationale, nous ne songions qu'au Maroc, à Taza, au Rif, à Rabat et autres lieux où l'armée espagnole se couvre de gloire, pour la plus grande joie des fauves de la finance ? Vous ne vous en doutez pas, hein !

On ajoute que l'article dont sont extraites les lignes reproduites ci-dessus est d'un officier supérieur. Supérieur assurément par la stupidité ; peut-être aussi par le grade. Ce n'est pas incompatible.

Ces bons soudards n'ont-ils pas été près la même dose d'intelligence dans tous les pays.

BONNE FOI RELIGIEUSE

Tandis que les plus modérés des journaux comptent au moins soixante mille Parisiens à la manifestation Ferrer, la Presse — des Assomptionnistes — n'en voyait que douze mille au plus. Encore, presque tous étaient-ils coiffés de fez.

La Presse s'est trompée. Dès l'instant qu'elle a vu des fez, c'est sa propre rédaction qui défilait. Car chacun sait qu'il faut deux fez pour faire un bon rédacteur de ce journal.

CIVILISATION

Le Matin donnait dimanche dernier la photographie des ruines fumantes de la pagode de Lien-Dé, où une bande de pirates fut détruite.

Elle représente un amoncellement de pierres sur lequel est adossée une rangée de sept cadavres. C'est un document très éloquent à mettre sous les yeux des sauvages pour leur apprendre à devenir chrétiens et à aimer la civilisation française.

CORRECTION MERITEE

Un lieutenant du 14^e bataillon de chasseurs, à Grenoble, dur à ses soldats et arrogant comme un de Broglie, vient d'être jeté dans un fossé par des militaires anonymes, après avoir reçu une correction méritée. On ne dit pas s'il y a retrouvé le drapeau du 23^e.

Ne changez pas de main, camarades.

VALET DE BOURREAU

Notre ami Hanriot ayant chargé le cireur de bottes d'Alphonse, consul d'Espagne au Havre, de transmettre à son patron le mépris de la rédaction du Progrès, ce domestique demanda des poursuites au nom de son maître.

On se serait réjoui de voir ça. Mais le vide-cuvette a retiré sa plainte.

Il n'a pas montré le courage de ce vice-consul de Mont-de-Marsan qui, ne voulant plus rien avoir de commun avec l'assassin de Ferrer, lui renvoya son tablier.

EGALITE

Un matelot, engagé volontaire, étant rentré de permission un peu éméché, a légèrement bousculé le capitaine d'armes du bord. Il a, pour ce fait, été condamné par le conseil de guerre à deux ans de prison, c'est-à-dire de cellule à fond de cale.

On vient de l'y trouver pendu.

Sans avoir l'excuse de l'ivresse, le capitaine de Broglie frappe un territorial de sa cravache et le vétérinaire en chef Berland, du 2^e chasseurs, prend l'habitude de gifler ses hommes.

Nous verrons à quelle peine ces deux officiers seront condamnés.

LES CHIENS DE LEPINE

Depuis que Lépine emploie des chiens pour réprimer les manifestations, les camarades ne sortent plus sans leur revolver.

C'est très dangereux, car dans la mêlée, si l'on veut abattre le chien, la balle peut s'égarer et frapper l'agent qui l'exécute.

Et l'on obligerait ainsi le Figaro à ouvrir une nouvelle souscription.

ET SOKOLOFF ?

L'assassinat de Ferrer a reculé au deuxième plan le souci de nos camarades prisonniers de la République. Les trois détenus de Tourcoing ont été relâchés, faute de preuves. Gambachidze est toujours en prison, mais un supplément d'information vient de démontrer son innocence. Par contre, Branquet n'est pas encore relâché, et Sokoloff, qui devait faire la grève de la faim, doit être mort à l'heure actuelle s'il a mis son projet à exécution.

RESULTAT EPATANT

Depuis qu'ils sont partis à la conquête des pouvoirs publics, nos bons socialistes, radicaux et autres libres penseurs réunis ne tiennent pas encore la Ville lumière.

Désireux de glorifier Ferrer, ils viennent d'être mis en minorité au Conseil municipal, et le bureau a été obligé de démissionner.

Le progrès avance à pas de tortue et l'influence des électeurs socialistes également.

Mais il ne faut pas désespérer. Aux prochaines élections, ils se compteront encore une fois. Une bonne discipline obtiendra peut-être la rue Ferrer à Paris. Mais pour un résultat plus général la socialisation des moyens de production par exemple, les électeurs socialistes pourront repasser.

VILAIN PETIT INGRAT

Le journal de Paul Brousse est plein de choses sévères à l'adresse d'Alphonse XIII, roi d'Espagne et assassin de Ferrer.

C'est très mal, citoyen Paul Brousse. Quand on a, comme vous, reçu ce sanginaire morveux au nom de la Ville de Paris, et qu'on lui a serré la main qui vous tendait l'ordre d'Isabelle la Catholique, on pose sa chique et on fait le mort.

Voilà !

BON PERE. BON EPOUX

Toute la charogne nationaliste et cléricaliste est en train de fouiller la vie de Ferrer dans le but de découvrir les tares de celui qui a été assassiné pour la plus grande gloire de leur bon Dieu.

Ils n'ont encore découvert que la fille du martyr — celle qui travaille — et prétendent que le fondateur de l'Ecole Moderne était un mauvais père.

Evidemment, tout le monde ne peut pas être bon père, bon époux, comme leur fameux Syveton qui menait sa fille au bordel et l'obligeait à des complaisances odieuses.

Mais Syveton était nationaliste et clérical. Lorsqu'on joint l'amour du drapeau et des autels aux écœurantes pratiques dont se plaignaient la fille et la femme de Syveton, on n'en est pas moins un homme respectable.

Ah ! Syveton ! En voilà un qui était bon père de famille. Il ne refusait rien à sa fille... au contraire.

SACRILEGE

M. Pugliesi-Conti n'y va pas de main morte. Il demandait l'autre jour à la Chambre de voter une loi condamnant de deux à cinq ans de prison et de 500 à 5,000 francs d'amende les outrages au drapeau national.

Autrefois, c'était encore plus cher lorsqu'on outrageait la croix. Maintenant, on peut y aller comme on veut et s'en servir même pour déboucher les cabinets.

M. Pugliesi-Conti, qui a un nom bien français, on en conviendra, devait rétablir le délit de sacrilège. Dépêchons-nous donc de manquer de respect au drapeau, avant que cela ne soit défendu. Et réservons pour ce cher M. Pugliesi-Conti le caca dont on n'aura plus l'emploi par la suite.

CONCURRENCE

Nicolas II le massacreur était bien embêté depuis la chute d'Abdul-Hamid. En effet, il restait le seul assassin couronné. Car il se rendait bien compte que Moulay-Hafid ne lui venait même pas jusqu'à la cheville.

Aussi respire-t-il depuis l'assassinat de Ferrer. Alphonse XIII lui fait concurrence, mais le Tsar rouge ne s'en tourmente pas, au contraire. Maintenant, ils sont deux.

Et Nicolas le Sanguinaire a profité de ces quelques jours de répit pour accomplir son petit voyage, décidé depuis si longtemps.

Voilà que je redeviens populaire, dit-il en contemplant sa garde de mouchards. Je défie mon cousin Alphonse d'aller même jusqu'à Biarritz.

Un point de doctrine : les prisonniers

Mon ami S... est un fort galant homme animé plutôt d'idées généreuses, mais pénétré d'un certain nombre de préjugés dont il a conscience et s'accommode bien. Très patriote, pas clérical, il est ardemment bonapartiste, avec cette particularité peu banale qu'il fait assez bon marché de Napoléon I^{er}, mais professe un culte pour Napoléon III (le cas contraire est plus fréquent). Enfin, S... ne garde jamais rancune aux gens qui lui ont rendu service. C'est une qualité rare, et je l'en tiens en haute estime.

Le 24 octobre dernier, S... arrive chez moi, la figure bouleversée.

Puis, me donnant la main :

— Je prends part de tout cœur, me dit-il, à la douleur que vous cause personnellement la mort tragique de Ferrer. Vous savez que je ne partage pas toutes vos idées, mais j'éprouve aujourd'hui une indignation sans bornes. Juger un homme sans lui avoir permis de discuter l'accusation, de se défendre effectivement c'est abominable ; imposer cette torture de la mise en chapelle à un libre penseur, avant de le tuer, c'est monstrueux. Il paraît, hélas, que tout cela est légal : les lois qui permettent de telles choses sont infâmes.

Toutes les lois sont infâmes, à bien peu d'exception près, lui répondis-je.

— Ah certes, continua-t-il, si Ferrer, jugé publiquement, ayant pu librement discuter l'accusation, faire comparaître des témoins, s'était vu convaincre de participation à l'émeute, je considère que le gouvernement espagnol était dans son droit en le faisant fusiller. Je devine qu'ici nous ne sommes plus d'accord, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Mais je voudrais savoir surtout si vous êtes d'accord avec vous-même ; car le mot droit que vous employez n'a ici qu'une valeur tout à fait artificielle. La lutte armée entre des hommes, la tuerie sauvage, la guerre, supprime toute notion de droit ; par antiphrase sans doute, on a appliqué le mot à quelques règles conventionnelles ; et c'est sur l'application que je voudrais bien savoir votre avis. Pendant le combat, on se tue, on se blesse, on s'écharpe, on achève les blessés tombés à terre. La lutte finie, on a fait des prisonniers. Six semaines se passent. Or, admettez-vous qu'au bout de ce temps on puisse juger et tuer un prisonnier pour ce seul motif qu'il a combattu dans le camp adverse ? En a-t-on le droit ?

... Non, assurément. Mais je vois où vous en voulez venir, et je vous répond tout de suite qu'à mes yeux il y a une différence capitale entre la guerre civile et la guerre étrangère.

— Il y en a une en effet, car dans

la guerre civile on sait généralement beaucoup mieux pourquoi l'on se bat. Mais, par hypothèse, admettant votre doctrine, je vous demande : diriez-vous que dans une guerre Anglo-Allemande, il est permis aux Allemands de juger et de fusiller des prisonniers de guerre Anglais, et défendu aux Anglais de fusiller les prisonniers Allemands ? La réciprocité ne s'impose-t-elle pas ? Et dès lors, si le gouvernement, vainqueur de l'insurrection, peut, usant de son droit, fusiller, après coup les insurgés prisonniers, il est bien entendu n'est-ce pas, que si l'insurrection est victorieuse, elle aura le droit de fusiller ses prisonniers, pour le seul fait d'avoir défendu le gouvernement vaincu ?

Ici, mon ami S... eut un geste d'hésitation manifeste. Puis, se décidant bravement :

— Eh bien oui ; du reste, la seule excuse d'une révolution, c'est d'être la plus forte, et la Révolution Française ne s'est guère privée de ces actes de représailles.

— Hélas, mon pauvre ami, elle ne s'est pas privée surtout des violences accomplies contre ses propres défenseurs. Mais le nombre total des victimes de la Terreur a été très faible, on le sait aujourd'hui ; et tous les historiens, conservateurs, en exagérant mensongèrement ce nombre, qui ne signifie rien quant au principe lui-même, ont qualifié crimes ces actes de défense révolutionnaire, qui étaient surtout à l'époque des actes de défense patriotique. Ce que je vois avec satisfaction, c'est qu'en votre esprit la logique l'emporte, et vous conduit à admettre comme légitime tout ce que la révolution victorieuse, après son triomphe, jugera utile de faire contre ses adversaires de la veille.

— Oui, mais cela lui sera bien difficile parce que les amis du gouvernement seront ceux qui crieront le plus fort à gorge déployée : Vive la Révolution !

— Je vois que vous connaissez à fond la beauté du caractère, la grandeur d'âme et le courage des conservateurs en général. Tout cela concerne l'avenir, un avenir plus proche peut-être qu'on ne le croit. Pour revenir au présent, vous considérez bien n'est-ce pas, que mon vaillant ami Ferrer a été victime d'un assassinat ?

— Sans nul doute.

— Et qu'il a été assassiné par les moines ?

— On ne peut le nier. Et je le déplore, car cela fera beaucoup de mal à la religion, à l'endroit de laquelle je n'éprouve aucune tendresse, mais aucune hostilité.

— Nous sommes d'accord, pour d'au-

tres causes. J'ai horreur des religions, parce qu'elles sont génératrices d'abrutissement et de stupidité. J'exécute le catholicisme parce que c'est la religion la plus cruelle et la plus hypocrite qui ait jamais existé. Mais j'adore la liberté, et si l'on n'admettait pas la liberté de l'abrutissement, la liberté de la stupidité il faudrait emprisonner ou tuer la grosse majorité des hommes. Mais ces fléaux qu'on appelle les religions, ne devraient être combattues que pour l'éducation, comme le voulait Ferrer. Et le retour actuel au moyen âge nous ramène inévitablement à la violence. Le sang appelle le sang, dans l'état de barbarie où nous végétons encore. On nous condamne à crier : A mort les Inquisiteurs ! pour nous défendre. Et c'est déplorable.

Telle fut notre conversation.

Je la rapporte parce qu'elle soulève un point de doctrine fort important, et dont les révolutionnaires triomphants de demain pourront dans le monde entier tirer des conséquences pratiques.

S'ils sont vaincus, on a droit de vie et de mort sur eux, après la bataille. Réciproquement, ils auront le droit de vie et de mort sur leurs prisonniers de guerre, dans l'hypothèse du triomphe de la Révolution.

C'est ce qu'on n'a jamais admis, c'est ce que les auteurs de révolutions n'ont jamais compris jusqu'à présent. Ils seraient stupides en imitant les exemples de folie sanguinaire que les gouvernements leur donnent. Mas ils seraient idiots en recommençant, ainsi que leur prédécesseurs, à livrer le terrain conquis à des politiciens abjects, recrutés parmi leurs plus féroces ennemis de la veille.

Le peuple victorieux aura soif de justice, au lendemain de sa victoire. Cette justice, il faudra la faire, large, complète, au grand jour, sans qu'il soit nécessaire d'attenter à la vie humaine, comme le font les Maura et les Alphonse, mais en réduisant les malfaiteurs à l'impuissance. Et le pire de tous les malfaiteurs étant le capital, c'est à la caisse qu'il faudra surtout frapper, en faisant main basse sur la Bourse, sur les Banques, sur toutes les banques, au lieu de monter bêtement la garde à la porte, et d'écrire sur les pancartes : Mort aux voleurs. Respect à la propriété !

La propriété, le capital, les monopoles seront les prisonniers de guerre de l'inévitable révolution de demain. Ce sont ces prisonniers-là qu'il faudra tuer et ils seront tués plus sûrement que ne l'a été notre glorieux, notre admirable ami Ferrer.

Assassiné hier par les valets des moines, il sort aujourd'hui radieux de son tombeau, et de son geste vengeur nous montre la route qu'il faut suivre.

Nous la suivrons, et l'humanité délivrée de l'oppression, sous toutes les formes qu'exercent contre elle les tyrans Capital, Militarisme, Religion, poursuivra paisiblement sa marche vers l'avenir.

Un Vieil Abonné.

Notre Numéro Spécial

Le succès de notre numéro spécial a dépassé les prévisions. Le Libertaire a doublé son tirage habituel et n'a pu malgré cela suffire à toutes les demandes, tant était grand le désir de nos camarades de rendre un suprême hommage à Francisco Ferrer, la victime des moines.

Même, certains journaux amis ont demandé que nous leur fassions un tirage spécial avec leur titre.

Nous avons dû mettre sous presse une nouvelle édition que nous tenons dès aujourd'hui à la disposition de nos correspondants, au prix de 5 fr. 60 le cent et de 50 francs le mille franco.

L'occasion est unique d'affirmer notre solidarité avec les victimes espagnoles de la répression cléricalle. Ce numéro entièrement consacré à Francisco Ferrer, assassiné sur l'ordre d'Alphonse XIII, peut être un merveilleux instrument de propagande. Il note d'une manière impartiale l'inoubliable drame de Barcelone et prévoit les altérations, les déformations que la presse odieuse entreprend déjà pour fausser le caractère véritable de ce sensationnel événement.

Que — surtout en province — nos camarades se cotisent pour propager ce numéro unique.

Le Libertaire a également édité des cartes postales reproduisant le portrait du fondateur de l'Ecole moderne, victime de l'Eglise catholique, et de Soledad Villafraña, sa vaillante compagne, exilée à Teruel, — qui se trouve en tête de notre numéro spécial. Nos camarades remarqueront la signature autographe de Francisco Ferrer, datée du 1^{er} Février 1909.

Cette photographie, qui est un document historique, est aussi à elle seule une protestation contre le crime. Les cartes postales sont en vente au Libertaire au prix de 3 fr. le cent et 4 francs franco ; 30 francs le mille franco ; la carte seule 0 fr. 10 ; la carte seule 0 fr. 10.

Il faut en inonder le monde !



AUX CAMARADES FRANCAIS

Nous avons appris par la presse madrilène le manifeste que les révolutionnaires et les hommes de progrès adressent à l'Europe consciente.

Ces hommes que notre gouvernement de grossiers jésuites a appelés « les apaches intellectuels » protestent contre les infamies que les réactionnaires espagnols militarisés par Maura et son gouvernement commettent contre les éléments libéraux et avancés de toute l'Espagne, ainsi que contre la presse anarchiste et ouvrière. Nous envoyons notre adhésion enthousiaste et nous souhaitons que l'agitation prenne de l'ampleur et que la campagne soit couronnée de succès.

A la férocité de la répression on peut mesurer le coup formidable qui a été donné à la réaction espagnole par l'admirable et vigoureuse révolte du peuple catalan.

Mais hélas ! la lâche trahison des socialistes de Madrid sème le désordre dans le mouvement de protestation du reste de l'Espagne.

Il ne faut cependant pas désespérer. Malgré que la révolte catalane soit étouffée pour le moment, il faut rester sur la brèche et continuer à alimenter le feu de la révolte, pour donner dans un bref délai la bataille décisive contre l'Espagne inquisitoriale.

L'esprit du peuple est très bien disposé pour la lutte qui s'approche. Malgré la suppression de toute la presse qui fit une rude opposition à la lâche guerre contre le Riff, guerre provoquée par le gouvernement de Maura, malgré les saletés et les infamies de la clique autoritaire et militariste, malgré aussi la lâche conduite de la masse socialiste, avec Pablo Iglesias, bonne seulement à voter, la haine et la colère contre l'iniquité guerrière se maintiennent vives et latentes dans l'âme populaire. Et cette colère et cette haine ont grandi et sont prêtes à éclater après l'assassinat monstrueux de Ferrer, fondateur de l'Ecole Moderne, qui jouissait de la sympathie et de l'admiration des esprits sains et droits.

Camarades de Paris, de France, du Monde entier, nous ne pouvons pas, nous, anarchistes, laisser passer une aussi belle occasion de sourde indignation, de latente révolte dans laquelle se trouve l'esprit du peuple, pour donner un assaut final à la tyrannie espagnole.

Bakounine prédisait non seulement que la révolution sociale éclaterait dans ce siècle, mais aussi qu'elle commencerait en Espagne. Pourquoi ne pas commencer maintenant que le peuple espagnol semble propice à un soulèvement révolutionnaire, et réaliser ainsi la prédiction de ce grand révolté ? Les anarchistes de Madrid sont résolus à faire jusqu'au dernier effort pour une tâche aussi noble.

C'est pour cela, camarades français et du monde entier, que nous demandons votre concours décisif, efficace et énergique alors que les circonstances, comme c'est le cas, l'exigent.

Vive la Révolution sociale ! Vive l'anarchie !

Les anarchistes de Madrid.

Voici les anarchistes de Madrid qui sont détenus à « La Carcel Modelo » de cette capitale, à la suite des événements de Barcelone :

Alfonso Baron, accusé d'être « le chef » des révolutionnaires madrilènes. Cesar Caraballo, Fernando Ramos, Miguel D'olmo, David Solera et Cruz del Olmo, accusés de séditions et injures à la force armée ! Ils sont aussi accusés d'être les promoteurs des désordres du 22 juillet, à la gare du Midi, lors du premier départ des troupes pour le Maroc.

Nous devons faire remarquer qu'aucun d'eux ne fut arrêté la nuit des troubles, mais bien quelques jours après chez eux ou dans les ateliers où ils travaillaient.

Mariano Teruel et Alphonso Logo, rédacteurs du journal anarchiste *Despertar* (Réveil), sont aussi en prison. Le premier, depuis le 26 août, et l'autre depuis le 4 septembre.

Les Amis du Libéraire

Réunion dimanche prochain 31 octobre, à 3 heures de l'après-midi, à la Maison des Syndicats, 67, rue Pouchet (Avenue de Clichy) XVII.

Tous les camarades sont invités.

Un Mouchard provoque

Sous ce titre, le journal *l'Humanité* du lundi 18 octobre porte à la connaissance de ses lecteurs, dans le compte rendu de la grandiose manifestation contre le gouvernement espagnol, le haut fait du citoyen Jean Varenne, qui parait-il s'illustra en arrêtant un manifestant qui dit à haute voix : « Nous n'avons pas besoin de députés pour nous protéger des sergents. Nous sommes assez grands pour leur casser la gueule. »

Le citoyen J. Varenne me permettra de ne pas être de même goût que ses collaborateurs, et d'apprécier son acte non comme une action d'éclat, mais bien plutôt comme un acte irréfléchi. S'il en était autrement, ce serait à croire que les lauriers de Lépine am-

pèchent certains socialistes de dormir... Or, je ne veux point supposer que nos fougues unifiés sont d'ores et déjà disposés à conserver les bastilles modernes, pour que, parvenus au pouvoir, ils puissent y incarcérer la pensée libre.

Ce n'est pas au moment où l'accord paraît se faire parmi les révolutionnaires, qu'il convient de remémorer aux anarchistes la mort de Girier-Lorion et le « premier devoir des socialistes arrivés au pouvoir »... d'après Chauvin.

Non !... ce ne sera jamais Paris qui verra dans son sein s'acclimater les mœurs des « jeunes gardes socialistes » et commettre par une action méritement réfléchie ce qu'il y a de plus vil, de plus ignoble et de plus lâche : l'arrestation, par des révolutionnaires, de plus révolutionnaires qu'eux... d'un révolutionnaire d'avant-garde.

Non, cela ne peut se reproduire... mais il est bon de protester contre un fait, qui, pour si isolé qu'il soit, n'en aurait pas moins des tendances à se renouveler, si notre silence était pris pour un encouragement.

F. Galazel.

ERRATA

Dans notre numéro consacré à Ferrer, l'article de notre ami Ch. Malato est incomplet. Le deuxième alinéa de la 4^e colonne doit être rétabli comme suit :

« Cherchant toujours les moyens pratiques de préparer une société communiste libérale, Ferrer voyait les deux principaux leviers dans la diffusion d'une instruction rationnelle et l'organisation des forces ouvrières. »

Il est important de reconstituer ce texte qui donne à la phrase de Malato une signification absolument contraire à celle qui s'en dégageait malgré lui.

Pour qui les soldats espagnols se font tuer...

Ce n'est pas uniquement pour le portefeuille de M. Maura et les oraisons des jésuites. C'est aussi, c'est surtout pour les capitalistes actionnaires des Mines de Beni-Bu-irur et ceux de la Compagnie du Chemin de fer Minier Français. M. Maura n'avait pas osé marcher tout d'abord et envoyer là-bas une expédition pour protéger le « bon commerce ». Ce n'était pas par pudeur, rassurez-vous... Mais parce qu'il craignait de soulever de trop vives protestations en faisant tuer ses compatriotes pour défendre les intérêts des financiers de France.

Alors, on a tourné la difficulté. La France a vendu le chemin de fer en question à l'Espagne et le trafic minier à l'indigène Leguizamon. Cette opération faite, M. Maura affirmait qu'il fallait que les troupes castillanes allassent défendre « l'honneur national ».

Et voilà pourquoi il y a actuellement soixante-dix mille Espagnols dans le Riff. Quel patriote tout de même, ce Maura !

(Eugène Lericois : Le Pavé.)

Un incident à la Cour d'assises

Un incident s'est produit, samedi 16 octobre, à la Cour d'assises de la Seine, au moment où le président Bertulus, avant l'ouverture de l'audience, demandait à chacun des jurés de la session s'il avait des motifs d'excuses à faire valoir.

A la question de Bertulus, notre camarade Jules Ardouin, fleuriste, 86, rue de Cléry, qui était juré, répondit : — M. le président, je désire donner quelques explications sur mon cas. En 1893, j'ai déjà été appelé à faire parti du jury ; j'avais demandé à être excusé parce que la Société ne faisant rien pour prévenir le crime, je ne lui reconnais pas le droit de juger. Depuis cette époque, aucune transformation sociale de nature à changer la face des choses n'est survenue. La Société reste toujours la grande responsable de la criminalité. Pensant cela, il m'est impossible d'être juré, je ne le pourrais pas.

Bertulus fit alors cette déclaration : — Certes, la Société n'est pas parfaite. Et je suis de votre avis, elle a certainement des modifications nécessaires à subir ; mais ni vous ni moi n'y pouvons rien. Il y a une loi à laquelle nous sommes tous obligés d'obéir. Vous êtes juré par le hasard du tirage au sort, vous devez obéir à la loi et moi je suis ici pour l'appliquer.

Notre camarade répondit : — Vos lois et votre justice ont eu bien des variétés à mon égard. Par deux fois, en peu de temps, j'ai été perquisitionné comme anarchiste. La première fois pour complot contre la sécurité de l'Etat ; la seconde pour le sabotage des lignes télégraphiques. Je suis appelé aujourd'hui pour la seconde fois à être juré, malgré ma protestation.

C'est que vous êtes considéré comme un honnête homme, répondit Bertulus. Ardouin répliqua encore une fois : — Je sais que ce ne sont là que des motifs d'excuses. M. le président Delcros me l'avait déjà dit la première fois, mais je crois qu'il était nécessaire de dire ces choses afin d'éviter des incidents d'audience qui seraient nuisibles aux accusés.

Cette explication vous fait honneur, riposta alors Bertulus. Si les avocats de l'accusation ou de la défense trouvent bon de vous récuser, ils le feront, mais en effet, les idées philosophiques ne sauraient être une excuse légale.

L'avocat général s'est efforcé de récuser le camarade Jules Ardouin chaque fois que le sort le désignerait pour être juré.

UN NOUVEAU MARTYR

Francisco Ferrer ! Encore un nom à ajouter à la liste des martyrs que l'Eglise romaine, dans tous les temps, a sacrifiés sur l'autel de l'intolérance, dans la sottise illusion d'entraver la marche irrésistible de la Science et de la Libération.

Car, derrière l'imbécile et méprisable fantôme couronné qui siège sur le trône d'Espagne, tout le monde sait qu'il y a l'arbitre et véritable conducteur effectif, le pape noir, le généralissime des jésuites, c'est-à-dire l'Eglise catholique elle-même, dont il tient les rênes en maître absolu, et dont il est l'expression la plus fidèle et l'incarnation la plus exacte.

Le crime commis contre la conscience moderne, dans la personne de notre Ferrer, est donc un crime de l'Eglise romaine, plus qu'un crime espagnol, et c'est contre l'Eglise qu'il faudra principalement diriger nos colères vengeresses, si l'on veut une Espagne libre en même temps que la liberté de l'humanité entière, encore sous la honte d'un esclavage moral indigne de notre époque de civilisation et de lumière.

On a répété trop vite et trop souvent que la puissance formidable de l'Eglise catholique était désormais définitivement abattue ; on a répété trop vite que, grâce au chemin magnétique parcouru par la science, ce et la critique, qui ont démolé dans la conscience humaine les dogmes religieux et éteint les « lumières du ciel » — les excommunications et les supplices pour délit de pensée auraient été, pour toujours, choses d'un passé à jamais disparu dans l'abomination d'un monde écroulé.

Ah ! oui, trop vite et trop souvent on a répété tout cela.

L'Eglise catholique, en plein vingtième siècle, est encore bien forte et bien puissante, si elle peut — lançant un défi ouvert et insolent à ses ennemis — choisir ses victimes entre nos hommes les meilleurs, pour les assassiner sous les yeux de l'Europe entière, frémissante d'indignation, mais incapable de les soustraire aux mains immondes des bourreaux en soutane !

L'Eglise, après vingt siècles, est demeurée — encore et toujours — la monstrueuse puissance occulte et maléfique, l'esprit de réaction et d'obscurantisme, l'obstacle formidable qui barre à l'humanité le chemin de l'avenir lumineux, pour la refouler dans les ténèbres d'un passé de honte, de douleur et de deuil.

Fille de l'ignorance et de la superstition, elle doit être, forcément, attachée à ses vieilles traditions et se maintenir intolérante et sectaire, hypocrite et féroce, violente et implacable, contre ses ennemis.

Dans le suprême combat livré entre toutes les vieilles forces du passé et les forces nouvelles de l'avenir, elle sait, d'avance, qu'elles sont celles destinées à disparaître. Et comme le fauve devient de plus en plus dangereux, à mesure que le cercle des chasseurs se resserre autour de lui, ainsi l'Eglise, serrée de près de chaque côté, devient plus féroce et plus implacable lorsqu'un des combattants tombe entre ses mains.

Des bûchers de Giordano Bruno, de Savonarola, de Vanini, de Huss, à ceux de Palerme, de De la Barre et d'Etienne Dolet ; de la maxime de Pie IV — qui prétend mieux valoir brûler un innocent qu'acquiescer à un seul coupable — à la torture de Galilée ; de la Saint-Barthélemy aux journées sanglantes de Bordeaux et des Pays-Bas ; de la Sainte-Inquisition — qui condamna, tortura, brûla six millions de personnes — jusqu'à Francisco Ferrer, l'Eglise romaine a été toujours le même ennemi irréductible de tout progrès et de toute civilisation, la pieuvre visqueuse serrant de ses tentacules énormes l'humanité entière, pour étouffer en elle toute tentative d'indépendance et de liberté, la bête immonde rappelée par Dante dans la *Divine Comédie* :

« che dopo il pasto ha più fame che pria. » (1)

sans avoir rien changé de sa physiologie, sans rien avoir modifié de sa conduite en dehors des modifications et des changements auxquels l'ont forcée les conquêtes de la Science et de la Révolution.

Mais elle s'est toujours grossièrement trompée lorsqu'elle a cru qu'en brûlant, fusillant ou décapitant les précurseurs, les philosophes et les apôtres de l'émancipation humaine, elle aurait tué leur pensée de Vérité, de Justice et de Liberté.

Du sang et des centaines des martyrs à toujours surgi une foule de disciples pour continuer l'œuvre initiale, et que le bûcher, le fusil et la hache n'avaient pas réussi à tuer.

Ainsi, la pensée humaine, malgré les foudres de l'Eglise, s'est frayé un chemin triomphal à travers l'Histoire. Le sang de notre dernier martyr ne sera donc pas versé en vain ; le sacrifice de cette noble vie, plus que la révolte sentimentale de la conscience européenne, signe la déclaration d'une hostilité active contre l'Eglise catholique.

Que le nom de Francisco Ferrer soit un emblème et un symbole en même temps qu'une arme de plus, pour frapper au cœur la bête ignominieuse qui trop contamine et trop déshonore l'humanité et la civilisation du vingtième siècle !

Oreste Donati.

Comité de Défense Sociale

Notre avoir commence à s'épuiser, il ne nous reste que fort peu en caisse. Que tous ceux qui jugent nécessaire l'existence d'un Comité de Défense Sociale se hâtent de remédier à cet état de choses.

Prière aux camarades détenteurs de feuilles de pétition en faveur de Gambadchidze de les retourner dès qu'elles seront remplies.

Le Comité se réunit tous les mercredis au lieu habituel.

Le trésorier a reçu :
Aubert... 2 »
Mme Lefort... 5 »
Un cuisinier... 1 »

(1) « On après avoir mangé, elle a plus faim qu'avant ».

Libre Pensée, Tour des Pins.....	11 50
Collecte de la B. du T. de Rochefort-sur-Mer.....	10 »
Cinq camarades libéraux de Montluçon.....	2 »
G. Le Vesag.....	1 »
Mozé, de Saintes.....	1 »
Envoyer les fonds à Ardouin, 86, rue de Cléry, et la correspondance à Péronnet, 12, rue d'Orsel.	
Remis pour Gambadchidze.....	5 »
Pour les Espagnols.....	3 »
	10 »



Le Salon d'Automne

Il n'était pas dans nos intentions de parler ici de ce Salon d'automne qui est l'« affaire » de ceux que Maurice Robin a excellemment nommés la « radicale socialiste » de l'art moderne.

Dans les milieux avancés, le Salon d'Automne est trop mal considéré. Avertis par les choses de la politique, nos camarades se refusent à tomber dans les panneaux aveuglants de jaune et de violet que leur tendent des malins désireux de profiter en art des tentatives novatrices où d'autres sacrifieront leur vie.

Cependant le Salon d'Automne n'est pas composé de ceux qui en profitent. Le président, de nombreux artistes, les amateurs qui prêtent des œuvres que le jury — car jury il y a — refuserait si elles n'étaient consacrées par le temps, apportent des efforts, du talent, de la bonne volonté à une œuvre qui n'est point mauvaise en elle-même. Il convient donc de rendre justice aux uns, de démasquer les autres, et c'est pourquoi nous réferons, en compagnie des lecteurs du *Libéraire* une de ces excursions artistiques auxquelles ils s'intéressent toujours avec un esprit avide de savoir.

PREMIERE VISITE

Regrettable ou non, le sens du grotesque et, si l'on veut, du ridicule, est né en nous. Certes, nous sommes aveugles, trop souvent, à nos propres fautes, à nos préjugés, à nos barbarismes propres.

Quel besoin éprouvons des critiques — je n'en voudrais de les nommer — à nous montrer, à nous obliger à promener de long en large des morceaux de toiles. La Nature ne suffit-elle pas amplement ? Tel aspect de la vie nous suggère de penser que, véritablement, les copistes de cette Dame Nature nous les font chaque jour davantage honnir !

Quelle joie, en effet, de nous trimballer en ces « manifestations » du ridicule à outrance. Chaque jour appelle une nouvelle exhibition de « crâtes ». Jamais on n'y eut moins de plaisir et de plus médiocres succès. J'avoue, et très humblement avoir moi qui ne suis qu'un profane — avoir beaucoup de courage déjà à faire antichambre aux Salons d'été officiels, aux sous-salons des salons..., je dirai plus, de la patience.

A quelle nécessité répond ce Salon d'Automne ? A nous montrer les œuvres déjà vues à la Nationale et aux Artistes Français.

Quel plaisir, à la vérité, éprouver devant les bretonnais morceaux d'une certaine de Lurieux — Gonyon — où cette femme illustre de par son nom, peint (excusez ce mot !) pour ne pas peindre. Que n'est-elle restée aux Artistes Français ? Ne s'y trouvait-elle pas pleinement dans le cadre, en compagnie des pompiers Flameng, Roybet, Clairin et tutti quanti ? Ces messieurs ne l'honoreraient-ils donc point, du moins, de leur fraternelle protection. Cette médaille — la seconde à décrocher — à force de visites chez les maîtres ne l'aurait-elle pas eue tout comme le modèle Romani, le feu bouvier Rosa Bonheur ou l'Abbéna fleurdelysée ! Comme à tout le beau sexe, il manquait la patience !

Et c'est malheur aujourd'hui et à l'Etat ! et aux contribuables. Demain aux musées. Quel bel enseignement ils seront — les temples sacrés de l'Art — à nos générations futures !

Mais qu'il est donc mal à l'homme de dauber sur les « gentes damoiselles », gentes damoiselles qui s'emploient et savent — encore — plaire ! Et qu'il est donc bon d'appartenir à la série des ronds de cuir beauristes — alias poétisants — de ces poétisants qui, dans des articlets parus jadis, dans la *Plume* notamment, déversaient à l'heure où leur « amie » n'avait pas encore fait trou, et leur bave et leur fiel.

Les temps sont changés ! Ils reviendront peut-être, dirait feu Sarcy ! Me faudra-t-il médire, de pleine façon, sur cette exhibition dite d'art ? ne dois-je pas rendre hommage au peintre — celui-là en est un — Mangin, qui a su, d'habile façon, mettre en lumière toutes ces insanités ? Honneur à lui ! Je lui reprocherais sa faiblesse féministe, mais que n'a-t-on pas à reprocher — même aux génies ! — Peut-être recherche-t-il, comme ses confrères des *Indépendants*, honneurs, mariage riche, décorations, commandes, que sais-je encore ! Revenons aux peintres — puisque peintres il y a.

Le rapin Truchet nous présente des paysages pas construits, dans lesquels une femme — et toujours la même — resta flapie devant les colorations brutales des coquelicots, géraniums, etc... La couleur en est jolie, mais point rutilante — n'est-ce point déjà quelque chose ? Avis aux bourgeois qui voudront égayer leur pâle caveau de famille.

Le neurasthénique Milcendeau reste égal à lui-même dans des locaux différents. Précis dessinateur, il nous revient d'Espagne avec tout le conventionnel romantique. Cette Espagne, il l'a vue pauvre, brutale, avec des rudesses de figures, des femmes misérables sans l'ostentation coutumière de leurs gastes.

De Borchardt, un portrait du spirituel dessinateur Naudin, peint assez dans la pâte — mais pas dans le caractère.

Que les œuvres de l'auteur de Beethoven s'apparentent aux Goya, il ne faudrait pas en rejeter l'expression sur la physiognomie de l'artiste. A la vérité, les peintures du Nord s'allient mal aux gens du Midi.

Le toujours probe et exact notateur des intérieurs de campagne, Francis Jourdain, se signale, cette année, par de larges fantaisies décoratives synthétisées.

Je m'en voudrais de ne pas mentionner, dans la section de peinture de parti pris qu'a fait du critique « d'art moderne » du *Mercur de France* le peintre illusionniste Girieud. Que n'a-t-il accolé à ce médisant et sectaire justicier de l'art un saule pleureux plutôt, que cette image de crétin, son fils !... La maxime sera de tout temps vraie : Tel père, tel fils...

Au milieu d'une salle pleine des Laprade, des d'Espagnat, baignée en une lumière vive, la statue de Carpeaux en travail s'érige. Elle semble être un enseignement. Que ces artistes « artistes » — puisque ce mot s'adapte, de préférence, aux échappés de bocal — tâchent d'y puiser — non de se fortifier — les formes impeccables de cette remarquable, oui, celle-là, et celle-là seule, œuvre d'art.

Je remercie personnellement cet homme et ami qu'est Bourdelle de s'être voulu — encore — dresser devant cette « école » d'imbéciles et de fâts. D'aucuns prétendent qu'il n'est pas à sa place en ce milieu. Sachons-lui en gré ; il aura dressé là, pour l'éducation des jeunes, pour la postérité, un impérissable monument.

Et à côté de l'auteur d'Ugolin, en plein travail, pétrissant en sa main l'œuvre méditée, remercions M. Manguin de nous avoir placé le buste de l'homme, du penseur, du libérateur que fut, durant toute sa vie, Carpeaux.

Ce que nous voyons de feu en l'œuvre au travail, nous n'en retrouvons même pas le souffle. La maladie, la terrible maladie qui devait quelque moment avoir raison de lui, le guettait déjà, et c'est ce qui émeut — oui, l'éminent sculpteur et Homme — Bourdelle à chercher à rendre. Disons, à sa louange, qu'il a pleinement réussi.

Quel beau coup de patte donné aux officiels — et que ce nous est une satisfaction suprême. Souhaitons que ce chef-d'œuvre soit érigé quelque jour au milieu de cette foule — de ce peuple que Carpeaux aime tant — et que quelque homme détruise à jamais l'immonde marbre du square Montmartre. Là, à coup sûr, ce sera pas du vandalisme — et je m'en porte garant. Je le défendrai au besoin.

Que ce vous est donc une joie, au milieu de tant d'insanités — puisque, par malheur — on est obligé de le confesser — elles sont légion — de trouver, en une salle bien à l'écart des autres, cependant — et ici rendons encore une fois hommage au peintre Manguin — de trouver réunies les œuvres si fortes et si sincères du maître Steinlen. Sincérité à part et un peu sauvage. Dessin si direct, si franc, procédant d'un trait que rien ne farde — témoin ses scènes faubouriennes, d'un réalisme à la fois libre et attendu. Combien son crayon est l'expression de son âme ! Combien il en suit toutes les évolutions et jusqu'aux plus délicats frémissements ! Il a senti, il a souffert, il a vécu la vie des êtres.

A l'instar des imbéciles, des fâts, des impuissants qui, hélas ! fourmillent en ce Salon de snobs, il ne cherche pas l'effet voulu.

Comme il aime les humbles et nous les sait peindre !

Les Bourgeois — cette gent infâme — lui reprochent — on ne se connaît jamais soi-même — d'être violent. A représenter les méchants, à peindre les tableaux de l'injustice sociale, l'égoïsme, l'avarice et la cruauté, se trouvaient-il un faible au croyon doux ?

Ces gens ne peuvent comprendre que cette haine est encore de l'amour.

Quelles incomparables pages que celles accompagnant les contes de Banville, de Mendès ! Avec quel plaisir nous les avons retrouvées !

Merci à Frantz Jourdain de s'être plu à nous donner, une fois encore, ce monument de la Pensée.

Jean-Paul Dubray.

LIBRES PENSEURS ! RÉPUBLICAINS ! SOCIALISTES !

A vous tous, qui êtes venus exprimer votre indignation vengeresse contre la scélératesse du cléricisme espagnol et apporter un hommage ému à la grande mémoire de FERRER, victime de son dévouement à la cause du peuple et de la vérité ; à vous tous, hommes de cœur et de justice, qui ne tolérez point qu'à l'aube du vingtième siècle des éclairs d'inquisition sillonnent encore les nues ; à vous tous, qui faites entendre les huées sous lesquelles, demain, s'écrouleront les autels et les trônes ; à vous tous, nous faisons appel !

La Monarchie et l'Eglise ont consommé leur crime, mais les ricanements sinistres des moines ne protégeront pas le blème Alphonse contre les coups prochains de l'« immanente justice ».

En attendant l'heure fatale des nécessaires représailles, vous avez mieux à faire qu'à pousser des clameurs impuissantes.

A l'Internationale des prêtres et des rois, vous devez opposer votre Internationale. Face aux légions réactionnaires, vous mobiliserez les rouges cohortes de l'avenir, car un forfait est à peine accompli, qu'un autre se perpète.

Le jésuite espagnol s'est repu de sa proie ; le policier russe demande la sienne. Demain, il l'exigera.

Libres penseurs ! Républicains ! Socialistes ! Basile de GAMBACHIDZE est toujours en prison. Malgré vos énergiques protestations contre le cynisme des mouchards slaves, le jeune étudiant russe expie, dans les geôles françaises, le crime épouvantable de penser librement.

Des fantaisistes accusations portées contre lui, rien ne subsiste. Sa faute est d'avoir un idéal ; son crime, de vouloir le réaliser.

Supporterez-vous que, plus longtemps, la démocratie française serve les desseins ténébreux de vos plus mortels ennemis ? N'exigerez-vous pas qu'aux attentats de la Réaction mondiale, la République réponde par un geste d'indépendance, par un acte éloquent et significatif ?

Basile de GAMBACHIDZE est toujours en prison. Serions-nous en Russie ? Serions-nous en Espagne ? N'y aurait-il de tolérance que pour les adversaires de toute tolérance ? De justice que pour les contempteurs de toute liberté ?

Certes ! nous devons crier notre dégoût à la face blafarde du Gringale-Royal.

Mais Alphonse — l'Assassin — ne peut nous faire oublier — l'Assassin — Nicolas.

Le policier russe n'est pas moins odieux que le jésuite espagnol.

Popes hypocrites ou prêtres fanatiques. Stolypine ou Maura, goupillon ou nagaïka, tabernacles ou icônes. Sibérie ou Montjuich ; ce sont les agents d'une même œuvre, les symboles d'une même pensée.

C'est l'éternel ennemi sous des formes multiples ; c'est partout l'Evangile contre la Vérité rédemptrice ; l'autorité séculaire contre la liberté qui grandit ; la raison d'Etat contre l'homme qui veut vivre, penser, agir, s'épanouir, s'affirmer.

C'est le formidable duel de tous-jours...

Vengeons FERRER ! Sauvons GAMBACHIDZE !

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy, 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1° Notions sur la Génération, union sexuelle, fécondation ;

2° Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés, jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

Vient de paraître :

La loi de Malthus, exposé, objections, par G. Hardy, brochure de 64 pages. En vente au Libertaire. Prix : 0 fr. 75 ; franco 0 fr. 80.



Magnifique estampe en couleurs par LEAL DA CAMARA

tirée sur papier de luxe, format : 60 cent. sur 65.

L'exemplaire sous tube : 3 francs 10, franco : 3 fr. 45.

Adresser les commandes au « Libertaire », 15, rue d'Orsel, Paris.

Les camarades qui désireront connaître l'enseignement de l'Ecole moderne de Barcelone, de Francisco Ferrer, pourront lire l'édition française d'une de ses publications :

L'Humanité, par Paraf-Javal. En vente au Libertaire : 0 fr. 75 (par poste : 0 fr. 80).

Versé à la Fédération révolutionnaire pour son manifeste :

Un architecte 2 »
Vallez Louis 0 50
La Jeunesse syndicaliste au 3^e 10 »
Groupe libre du St-Antoine 15 »
Curien 1 »
E. D. vive l'anarchie 0 50
Frading 0 30

L'Agitation

MOUY

Pris la main dans le sac. — Sous ce titre, un journal du département relate qu'un embaumeur, depuis très longtemps au service d'une importante fabrique de chaussures, a été pincé au moment où il s'appropriait, sans leur autorisation, le bien de ses patrons.

S'il s'agissait d'un individu autre que celui pris au piège, point ne serait besoin ici, de juger son acte, mais en la circonstance, il en est autrement.

Ce personnage pratiquant si bien la prise au tas est connu dans la région, car il excellait dans l'art de dénigrer les organisations ouvrières du pays et surtout de jeter la suspicion sur les militants de ces organisations.

Lèche-bottes du docteur Baudon, larbin de l'ex-maire Bauché, confident de quelques gros bonnets du Bloc, l'aventure qui lui arrive n'est pas pour déplaire aux copains.

Au temps où fleurissait le Baudonisme dans la région, il cumulait les fonctions d'agent électoral et de trésorier de la gymnastique la Républicaine, « le Rempart de Théodore ». En période électorale, son activité n'avait plus de bornes : colleur d'affiches, distributeur de professions de foi et de bulletins de vote, il menait sa légion à l'assaut de toutes les réactions, en exécutant avec elle les manœuvres plus ou moins louches de la dernière heure.

Depuis l'avènement du père des 15.000 à l'Aquarium, et par suite de l'évolution des esprits chez les ouvriers, les menées du personnage compromissaient plutôt qu'il ne servaient. Enrolé dans la Franc-Maçonnerie par ordre de Baudon, on se demandait ce qu'il pouvait faire dans cette galère. Fourrant le nez partout, se mêlant de toutes les conversations, se faufilant dans tous les groupes, son activité s'accrut avant et surtout pendant la grève des cordonniers. Mouchard amateur, si ce n'est officiel, il fut un auxiliaire précieux au patronat et aux autorités.

Faut croire que le métier ne lui rapportait pas assez pour qu'il fût obligé de se payer supplémentairement en véritable monnaie « de singe ».

Quant aux patrons, victimes de leur soutien, ils ne sont pas à plaindre, les camarades ne feront que d'en rire. Il est à parier qu'ils auront la reconnaissance des services rendus et qu'ils se garderont bien de faire emballer l'embaumeur indélicat. Fourrer au bloc un copain du Bloc, cela ne se peut pas, il faut, avec la protection du père 15.000 et des frères..., lui faire éclipser la médaille des bons serviteurs.

MERU

Au mois de mars dernier, quand éclata le mouvement de légitime colère qui dressa contre le patronat aïeulard, les ouvriers boutonnières, l'organisation syndicale était presque nulle : c'est surtout ce qui avait rendu les patrons si audacieux, rapidement organisés, grâce au dévouement de quelques militants, les boutonnières, s'ils ne remportèrent pas une victoire éclatante purement matérielle, obtinrent des avantages considérables qu'il importait de conserver.

Or, l'ennemi du 31 mars qui marque l'expiration du contrat approche et les patrons prévoyants semblaient prendre déjà leurs dispositions. Entre parenthèses, je dois dire que malgré leur insolence, les patrons sont sortis de la grève avec leurs abais au complet, l'action directe employée pendant la grève, ayant été limitée aux dégâts matériels.

L'effectif syndical étant suffisamment important et sa situation morale excellente, des efforts sont tentés pour briser cette organisation qui a fait ses preuves et alors, proutant du découragement et de la lassitude qui ne manqueraient pas d'atteindre les militants en ce cas, les patrons imposèrent de nouveau leur joug et leurs turis de famine. Le but étant trop facile à atteindre, malgré la complicité de certains éléments malsains de la classe ouvrière, les insinuations calomnieuses jésuitiquement portées n'ont pas été prises au sérieux par les camarades boutonnières, qui ont pu apprécier le dévouement et le désintéressement de ceux qui sont à la tête de l'Union Syndicale.

La semaine dernière, une deuxième manœuvre fut tentée. La fermeture d'une usine occupant 300 ouvriers avait été annoncée, le personnel ayant refusé d'employer un nouveau système supprimant toute une catégorie de travailleurs. Pour appuyer la manœuvre patronale, des files avaient été mobilisées. Ces mesures ridicules ont été inutiles ; devant l'attitude des ouvriers, le directeur de l'usine en question ayant renoncé à ses soi-disant projets de départ. Mais ceci montre bien que malgré la présence au « gouvernement » de trois socialistes, les patrons sont toujours assurés de trouver le même appui et la même bienveillance complaisante.

Fernand Maurot.

Un meeting de protestation contre l'assassinat de Ferrer a eu lieu mercredi soir à Meru : des camarades de la C. G. T. y ont pris la parole, ainsi que Platet et Guignot, des boutonnières.

BORDEAUX

Les dockers sont en grève depuis une vingtaine de jours. Jusqu'à présent, le mouvement n'a pas fléchi, les grévistes ont organisé des soupes populaires, des comités de secours, des délégations au préfet, à Viviani, enfin si cela réussit, tant mieux.

Nous avons eu le plaisir d'entendre ces jours-ci Marck de la C. G. T., Dret des Cuir et Peaux qui ont fait d'intéressantes conférences et ont engagé les armateurs à boycotter les marchandise espagnoles.

A ce sujet, un de nos camarades espagnols, professeur à l'Ecole Moderne, nous fit pressentir qu'il se préparait en Espagne un formidable mouvement révolutionnaire, qui dépasserait en horreur la Terreur française de 1793. Nous pouvons nous attendre à voir du nouveau « tras los Montes » cet hiver. Est-il besoin d'ajouter que nous sommes de tout cœur avec nos camarades espagnols ?

Samedi dernier, 16 octobre, eut lieu le meeting de la C. G. T., les organisateurs avaient invité des orateurs du P. S. U. et de la Ligue des Droits de l'Homme, mais pas les anarchistes. Aussi, quel four ! Les affiches furent collées le matin, la salle était trop petite, 800 personnes y étouffèrent et la manifestation, nous étions à peine deux mille. Pour Bordeaux, c'est maigre. On fit parler au meeting, les orateurs les plus violents les premiers et pour chauffer la foule on nous servit des Guesdistes, M. L. V. Mennier, réticent en chef de la « France » et un républicain espagnol, qui s'il avait parlé en français aurait été sifflé. On ne voulut pas nous laisser protester contre l'arrestation de Gambachidze, Haro sur l'Anarchiste !

Tous les révolutionnaires et anarchistes sont informés que le Groupe d'éducation libre va reprendre incessamment son action par la mise à l'étude d'une série de pièces et chants révolutionnaires et les meilleurs moyens d'intensifier sa propagande.

Il se réunit salle de la Pomme d'Or, 42, rue du Pont-Neuf.

Plus de trois mille personnes à Bayonne dans un meeting en plein air plus de neuf cents à Biarritz sont venues mercredi et samedi affirmer leur sympathie aux incarcérés de Montjuich et d'ôir les atrocités de l'inquisition espagnole.

Mais comme de simples protestations n'ont pas cette mesure les tortionnaires de ce vent pas outre mesure les dockers bayonnais d'outre pas, nos camarades des docks espagnols, vont mettre à l'index tout les navires espagnols, et ceux de Biarritz feront au petit Alphonse lors de son prochain voyage dans son séjour favori, la réception réservée aux assassins couronnés.

A. P.

ORLEANS

Samedi 16 octobre, avait lieu un meeting organisé par le journal socialiste local « Le Travailleur » pour protester contre l'exécution de Ferrer. La salle du Casino était archicomble et plusieurs centaines de camarades ne purent entrer dans la salle. C'est devant douze cents personnes que le camarade Loris fit le procès de l'inquisition espagnole. — A la sortie une manifestation fut organisée de la ville au chant de l'Internationale et en conspuant le macaque espagnol. La manifestation fut coucée plusieurs fois par la cavalerie mais les manifestants se reformèrent en colonne aussitôt.

NIMES

La boîte à malices qui depuis longtemps déjà restait obstinément fermée s'est enfin ouverte. Nos bons tarluffes chaque matin, jetaient sur elle des regards aussi scrutateurs que désespérés, pensez-vous pour satisfaire à l'appétit du bétail d'écarter il fallait absolument trouver une substance moins réchauffée, capable enfin de flatter le goût dudit bétail.

Cependant, amis lecteurs, n'allez pas croire que la fameuse boîte laisse s'échapper quelque chose d'absolument nouveau, d'induit, loin de là, ce fut même toujours le même diable qui soulevait le couvercle, seulement, celui-ci, un homme bien entendu, avait le chef orné d'un nouveau chapeau sur lequel on lisait : Affaire Ferrer !

Ce fut naturellement un grand cri de joie parmi ces bons apôtres. Le voilà bien, le plus du jour s'écrièrent-ils, si avec cette nouvelle patée, nos électeurs font encore la grimace, c'est qu'ils seront vraiment difficiles.

Et aussitôt chacun d'eux, de courir chez le tailleur du coin se faire confectionner un vêtement de deuil afin de satisfaire aux exigences du moment, ensuite discours ornés de phrases creuses, mais ronflantes, menaces tragiques, « serment de mains à distance », à l'ennemi qui exécutera Alphonse (l'ennemi, Belgique), et le tout agrémenté d'appels au calme et à la dignité.

Et aussi quelques rares manifestations comme celle de Paris par exemple, cet appel à l'avachissement fut entendu ; c'est, du reste, l'état qui s'accommoda le mieux avec la mentalité du peuple ; aussi ne se fit-il point violence pour en sortir.

Voilà donc pour les prochaines élections, un tremplin : lequel, croyez-m'en, ne sera pas mis au rancart par nos futurs promoteurs de félicités universelles.

Ainsi donc, c'est une affaire conclue : on va une fois de plus, dauber sur la prétaillie, laquelle s'en fout comme de sa première calotte. Ce serait cependant pour les anarchistes une excellente occasion de sortir de l'aphasie dans laquelle, depuis trop longtemps, ils se tiennent. Notre arsenal d'arguments est trop bien garni pour que nous laissions ces mas-tu-vas accomplir leur dégoûtante besogne, sans apporter dans leurs réunions la parole anarchiste, et démolir leurs fragiles châteaux de cartes.

Mais pour cela, il faut se voir, se concerter, s'éduquer, à seule fin de n'être pas collés par leur abondante phraseologie ; et comment se voir ? le moyen est bien simple : Lorsque quel-que copain se dément comme diable pour faire tenir devant ce que l'on a tant de peine à édifier, c'est-à-dire un groupe au sein duquel règne la plus franche camaraderie, des copains toujours disposés à apprendre aux autres ce qu'ils savent, en demandant aux autres ce qu'ils ignorent ! Eh bien le meilleur serait de seconder le travail de ces camarades, ce qui permettrait d'intensifier la propagande, laquelle en a grandement besoin.

Que les camarades Nîmois, auxquels j'adresse cet appel, viennent appuyer notre effort par leur présence et leur activité, et les tarluffes de tout acabit, qui déjà s'approprient à prendre place pour la curée nationale, devront alors compter avec nous.

Etienne Thérot.

Groupe d'Etudes sociales, 17, rue du Murier d'Espagne 17. Les camarades sont prévenus que les réunions ont lieu tous les samedis soir.

NANTES

Le prolétariat de Nantes a organisé une manifestation contre la répression de la réaction espagnole.

Cinq mille camarades avaient répondu à notre appel. Les bourgeois républicains, francs-maçons, etc., avaient eux aussi annoncé une manifestation sur le cours Saint-Pierre. Probablement que la pluie, qui n'avait cessé de tomber, leur a fait peur, car, lorsque nous sommes arrivés nous n'avons trouvé personne de ces bons apôtres. La manifestation a été purement prolétarienne. Quel qu'on dise, ce n'est pas chez les bourgeois qu'il faut rechercher de larges idées de justice, de généraux transports. Leurs indignations dans leurs chambres, leurs journaux, dont on se sert particulièrement dégoûtant, le Phare, nous demandaient que la manifestation se produise sans un cri séditieux. Non mais, Le prolétariat n'a pas marché, c'est au cri mille fois répété de : « A mort Alphonse XIII ! » que les manifestants accoururent sur le cours Saint-Pierre, où aucun républicain n'avait répondu au rendez-vous. Blanchard, secrétaire de la C. G. T., prend la parole. Son discours énergique nous laisse pénétrer que nous n'avons pas à nous laisser impressionner par la pluie. Puis c'est Moreau qui flagelle de sa parole ardente l'esprit de résignation prêché par les catholiques et attaque violemment le militarisme responsable en dernier ressort de tous les crimes.

« Si, dit-il, les soldats n'étaient pas là pour exécuter les ordres néfastes du pouvoir, nous n'aurions pas à déplorer le crime affreux qui a soulevé votre indignation. L'Eglise est trop lâche pour frapper elle-même, c'est le sabre qui est son bras. C'est la propagande antimilitariste qu'il faut intensifier. Le discours de Moreau est longuement acclamé.

Puis c'est au tour de notre ami Grandjean. Je dois le proclamer hautement, j'ai pu apprécier de près, le courage de ce camarade, et qu'il me soit permis de lui témoigner toute l'estime que j'ai sentie naître en moi de par son attitude énergique.

« Nous sommes sous la pluie et nous avons les pieds dans la boue, pendant que le gouvernement octroie généreusement aux calotins des églises spacieuses où ils peuvent prendre la parole à l'abri des intempéries ; nous avons le droit d'aller dans ces bâtiments et d'y faire notre réunion. C'est ce que je vous propose », nous dit Grandjean.

Tous les manifestants se précipitent vers l'église Saint-Nicolas.

Mais seul Grandjean a pu y pénétrer avec trois autres camarades.

La porte s'est refermée, les agents font la haie et arrêtent les manifestants.

BAYONNE-BIARRITZ

Grand scandale dans l'église, car nous voulons que les ratiocions nous ouvrent la porte. Ils prétendent nous retenir prisonniers. Nous sommes bientôt entourés par un groupe de ratiocions au visage rose de bébé. Les bigotes s'en mêlent et Grandjean est frappé au visage par une jeune pouffiasse, que la rouseur juvénile des ratiocions doit plus influencer que le Père Bon-Dieu. Un moment nous croyons que la curaille va nous assommer sur place, mais notre camarade, courageux jusqu'au bout, croise les bras et expose au milieu des bigots effarés les crimes commis contre Ferrer.

Les curés ont résolu de nous tenir prisonniers dans leur saint frusquin. Alors, à la voix des caniques et des orgues, nous entonnons l'Internationale.

Enfin, le commissaire est bon enfant. La foule, massée sur le perron, nous réclame avec de grands cris et menace d'enfoncer les portes ; c'est alors que l'on a bien voulu se décider à nous laisser partir. Il est regrettable que l'idée de Grandjean n'ait pas été comprise, car c'était une belle démonstration à faire aux cafards nasebonds. Mais la sagesse, la paix sociale... Ah !

Un témoin.

RENNES

On trouve le Libertaire et la Carte postale du portrait de Ferrer et de Soledad Villafranca chez le camarade K. Sube, 12, rue Lechapelier.

MARSEILLE

Il est adressé un pressant appel aux camarades pour la formation d'un comité, dont le but sera de faire connaître, propager et organiser dans les groupements des idées au bénéfice de l'œuvre de solidarité éducative de « l'Avenir Social », fondation Madeleine Vernet. Les cotisations pour les membres de la section étant de (0 fr. 50) 50 centimes par an et par membre.

Les membres adhérents feront, de plein droit, partie de ce comité.

Le siège provisoire de ce comité est à Marseille, n° 40, Chemin de Saint-Jean-du-Désert.

SAINT-DENIS

Dimanche soir, à la sortie d'un cabaret, un ouvrier nommé Bourmay a été assailli en compagnie de sa femme et de camarades par une bande d'agents.

Bourmay a été tiré ensanglanté de leurs mains. Sa femme, grosse de huit mois, a été roulée par terre et rouée de coups par l'agent 1124.

Un nommé Brunel a tellement été passé à tabac par l'agent 1090 que les sauvages ont dû le transporter au poste sur un brancard.

Est-ce la terreur qui commence à Saint-Denis ?

AVIGNON

Le groupe d'éducation libre, dédaigneux des attaques dont il est l'objet, avait fait apposer une affiche pour protester contre l'assassinat de Ferrer. Les cléricaux, nombreux ici, répondirent par un placard ignoble, où notre doux camarade de Ferrer était comparé aux chauffeurs de la Drôme. Afin de venger cette infamie, nous organisâmes, d'accord avec les groupes avancés de la ville, un meeting de protestation, qui eut lieu dimanche à la Bourse du travail. La grande salle était archi-bondée d'un public enthousiaste, et à la sortie une manifestation, comprenant au moins deux mille personnes parcourut les principales rues de la ville en chantant l'Internationale, criant : « Vive Ferrer ! A bas la calotte ! »

Les calotins étaient consternés.

MONTREAU

Le samedi 23 octobre, à 8 h. 3 du soir, les groupes de Montreuil avaient, d'un commun accord, organisé un grand meeting de protestation contre l'assassinat de F. Ferrer, où un des orateurs, en particulier, le citoyen Poisson, stigmatisa de main de maître le pouvoir iquistoral espagnol.

Il cingla vertement aussi les auditeurs qui étaient venus en foule, après les paroles : « Votre présence ici ce soir ne rendra pas la vie à Ferrer ; c'est avant qu'il aurait fallu agir pour empêcher ce crime ; disons, s'écria-t-il, que vos camarades libertaires ont les premiers donné l'alarme et personne n'a bougé ; que ceci vous soit une leçon pour l'avenir. »

Au sortir de la réunion, Alphonse XIII, qui avait été pendu haut et court à un arbre, fut brûlé en effigie au chant de l'Internationale. L'épilogue fut un groupe énorme de jeunes gens regagnant leurs foyers qui traversa la ville en conspuant la calotte.

Dupré.

Communications

PARIS

Fédération Néo-Malthusienne. — (Section du 20^e arr.) Mardi 2 novembre, Maison du Peuple, 37, rue des Fâtes, à 8 h. 3 du soir. Les camarades Bouillet, Cailé, Pascal et Verliac sont priés d'être exacts.

Groupe libertaire idista. — Un cours gratuit par correspondance est organisé. Ecrire au secrétaire C. Papillon, 27 avenue Harmonie, Bobigny (Seine), qui enverra à tous les camarades qui les demanderont les documents nécessaires pour qu'ils se fassent par eux-mêmes une opinion motivée sur la question de la langue internationale et puissent choisir entre les 2 seuls systèmes existant réellement : l'Esperanto primitif et l'Ido ou esperanto amélioré et mis au point.

Cours d'Ido. — Tous les lundis, à partir du 6 novembre, à la coopération des Idées, 157, boulevard Saint-Antoine, cours de Lingua Internationala par Papillon.

Ordre indépendant des Bons Templiers. — Loge Gallia N° 1. Mercredi 3 novembre, conférence par le Dr Legrain. Le véritable antialcoolisme, A bas le vin !

La Libre Discussion, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville, vendredi, 29 octobre, à 8 h. 3, causerie par Pirette, sujet traité : « Les individus inévolables. »

Fédération révolutionnaire. — Réunion du comité fédéral, le jeudi 4 novembre à 9 h. du soir. Prière aux délégués d'être en acte.

Conférence Durupt. — Lundi, 1 novembre (Toussaint), à l'Université Populaire, 157, faubourg Saint-Antoine, à 2 h. 30, grande conférence publique et contradictoire. Sujet traité : « Le cas Ferrer et les anarchistes. » « La Manifestation du 17 septembre. » Entrée : 0,30.

Pour protester contre le crime

Achetez et adressez partout

la Carte Postale du Libertaire

PORTAIT DE FERRER

ET DE

SOLEDAD VILLAFRANCA

La pièce 0.10 — Le cent 3 fr. pris dans nos bureaux et 4 fr. franco recommandé — 30 fr. le mille franco

Les Révoltés. — Jeudi 28, à 8 h. 30, boulevard de la Chapelle, salle Devergie, causerie par G. Durupt sur le « Communisme anarchiste, son but et ses moyens. »

BEAUNE

Les camarades de Beaune et environs désireux de former un groupe de propagande sont priés de se mettre en rapport avec Marcel Dunier, 13, rue Sainte-Marguerite.

ORLEANS

Causeries libres. — Tous les jeudis, chez Savigny, 219, rue de Bourgogne, causerie suivie de discussion.

OUILLINS

Groupe libertaire. — Samedi soir, salle du café Tombé à 8 heures, causerie par un camarade.

VIERZON

Groupe d'études sociales. — Quelques camarades vierzonnais désireux d'intensifier la propagande révolutionnaire, viennent de fonder dans cette ville un groupe d'études sociales. Les camarades fondateurs invitent tous les copains conscients à venir adhérer à ce groupe, afin de secouer la torpeur qui semble envahir la classe ouvrière.

Les réunions auront lieu tous les lundis au local habituel.

SAINT-ETIENNE

Jeunesse syndicaliste. Bourse du Travail, réunion tous les jeudis à 8 h. 3, salle 26 ; Causeries, vente de brochures, propagande à faire.

SATHONAY et les environs

Les Causeries libres, Salle Palazy, ancien Puits-mètre en relation avec J. Defours, 2, rue Saint-Michel, Saint-Etienne.

AUBERVILLIERS

Les Causeries libres, Salle Palazy, ancien Puits-mètre, rue de Pantin (près de l'église). Grande conférence par E. Girault. Sujet : Suffrage universel ou Révolution sociale. Entrée 35 centimes pour les frais. Samedi 30 octobre à 8 h. 3.

MERU

Dimanche, 31 octobre 1909, à 2 h. 3, salle Angonin, grande fête familiale organisée par l'Union syndicale des tabletiers de l'Oise avec les concours des poètes et chansonniers révolutionnaires : P. Paillèle, Tony Gall, R. Guérard, J. Bonhomme, Guérey, Frading, P. Valéry, Louise Gall. Entrée : 0 40. Le soir à 9 h. grand bal de nuit. Entrée : 0 20.

Pour paraître le 29 octobre :

Un Martyr du Clergé

FRANCISCO FERRER

Sa Vie et son Œuvre

Publié par le Comité de Défense des Victimes de la Répression espagnole

Un beau volume in-8, avec portraits et autographes de Ferrer.

Cette brochure, éditée par la maison Schleicher, est mise en vente au profit du Comité de Défense des Victimes. L'exemplaire. 0 fr. 60 ; franco, 0 fr. 75.

En vente au « LIBERTAIRE »

Petite Correspondance

MARTIN. — Est prié de donner son adresse à Jupin, à Germinal d'Amiens.

SAINT-QUENTIN. — Les deux camarades de cette ville sont priés d'envoyer leur adresse à Paraf-Javal, au Groupe d'Etudes scientifiques, 14, rue Blomet, Paris.

MOREX. — Voudra bien communiquer son adresse à Le Réti, dont Albert Feins-teïn doit lui avoir parlé, chez M. Callemmin, 41, avenue du Pont de Flandre, Paris.

BESANCON. — Un camarade en garnison dans cette ville demande à entrer en relations avec un autre camarade de la même localité. Ecrire à Léon Boréal, 18, rue Amélie, Paris.

MELUN. — Un camarade de cette ville voudrait-il donner son adresse au Libertaire ?

MAZOYER, MARSEILLE. — Rédigez vous-même. Vous savez mieux que nous ce que vous avez à dire.

MANGARD. — Pour cet ouvrage, vous pourriez vous le procurer directement dans n'importe quelle librairie classique.

TARDA ARNUZZI, AVIGNON. — Si vous préférez l'habitude de nous adresser régulièrement vos communications, un malentendu comme celui qui nous divise ne se produirait pas. Nous prenons note de votre protestation.

OCTAVE BOURREAU. — Avons bien reçu abonnement, mais nous n'avons pas votre adresse.

F. SALET, d'Aubervilliers, est prié de donner son adresse exacte. Un envoi qui lui a été fait est revenu avec la mention « inconnu ».

L'imprimeur-gérant : Hélène LECADIEU, 15, rue d'Orsel, Paris.